

Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Nous sommes réunis pour mettre un terme à une aventure éditoriale qui a duré vingt-huit ans. La première traduction française d'une œuvre de Freud date de 1913. La revue bolognaise *Scientia* publie cette année-là dans un même numéro l'original allemand et la version française de « *Das Interesse an der Psychoanalyse* ». Entre cette parution et celle du premier volume des *OCF-P*, en 1988, il se sera donc écoulé soixante-quinze ans. Trois quarts de siècle pour qu'une des œuvres majeures de notre temps commence à être présentée dans son intégralité et dans sa cohésion.

Les beaux esprits et les mauvaises langues ont longtemps traité les *OCF-P* de serpent de mer. Disons plutôt que de 1953 à 1988 se déroule dans un bouillonnement d'idées et de projets une véritable épopée aux épisodes parfois rocambolesques. Une chronologie serait fastidieuse. Je m'en tiens aux temps forts.

Dès 1951, les Puf annoncent leur intention de faire traduire les œuvres complètes de Freud. Il faut attendre 1966 pour que s'engage une première configuration : un contrat signé par les trois éditeurs français détenteurs des droits de traduction en langue française : les Puf, Gallimard et Payot. Dès mai 1963, Jean Laplanche (déjà lui), éditeur de la mémorable « Bibliothèque de psychanalyse », s'élève contre les trois manques des traductions existantes :

- pas de perspective historique ;
- pas d'édition critique ;
- pas d'unification du vocabulaire.

Les *OCF-P* ne sont pas loin. La même année, Marie Bonaparte, correspondante de Freud en France, intervient pour défendre les intérêts de la famille. En 1965, un fils de Freud, Ernst, né en 1892, fait une démarche pour nous émouvante : il demande une refonte des traductions disponibles et – je le cite – « souhaite voir l'œuvre réalisée avant de mourir » ; il avait 73 ans. Il meurt en 1977 ; nous sommes en 2015.

En 1969, Laplanche et Pontalis, émergeant d'une foule de personnalités prestigieuses, deviennent directeurs officiels ; ils prévoient la remise des deux premiers volumes pour juillet 1972. Le premier est livré à Pontalis, qui le refuse, et qui démissionne. Des accords tous azimuts sont signés pour l'utilisation de l'appareil critique de la *Standard Edition*. En 1975, un projet de faire entrer Freud en « Pléiade » avorte. La *Fischer Verlag* met les éditeurs

français en demeure. En 1981 on signe encore des contrats éphémères. En 1982, Gallimard se désiste définitivement. Les Puf et Payot constituent une société en participation. Payot se désistera en 1987, mais nous sommes entrés en lice dès 1982.

Laplanche est alors quasiment seul et menacé de « désaide ». Il dénombre les causes de l'échec : éparpillement des droits, divergences idéologiques, caractère anxiogène et chronophage de l'entreprise – caractère qu'elle conservera jusqu'au dernier jour.

Laplanche se rapproche alors d'André Bourguignon, professeur de psychiatrie, épistémologiste de renom, infatigable noueur de relations humaines, mon ami de 1931 à sa mort en 1996. Accaparés par des professions contraignantes (j'enseigne au Quartier latin), nous cherchons une aire de liberté pour nous rencontrer régulièrement. Ce sera l'œuvre de Freud. André parle de moi à Laplanche qui souhaite me voir seul. Il me reçoit rue de Varenne. L'entretien est bref et technique. J'en sors un peu déconcerté mais dès le lendemain, je reçois un courrier chaleureux qui est pour moi comme un adoubement. « Cher Monsieur, je crains de ne pas vous avoir bien fait comprendre à quel point je souhaite que vous acceptiez la direction éditoriale des *OCF-P*. Ce sera un travail collectif. » Je n'ai aucune peine à faire accepter par André la coprésidence, Jean Laplanche étant directeur scientifique par vocation et par passion. Ce fut pour moi un grand honneur de me joindre à ces deux ténors. Mais la tâche ne tarde pas à se révéler trop lourde pour trois. Chacun de nous va donc intégrer à la petite équipe celui de ses amis ou collaborateurs le mieux en harmonie avec le projet et le mieux armé pour le promouvoir. Laplanche intronisera François Robert, jeune philosophe déjà brillant, déjà spécialiste de la langue de Freud, tour à tour étudiant et ami du maître avant d'en devenir le successeur. André choisit Alain Rauzy, psychiatre des hôpitaux, riche d'une vaste culture, d'une grande expérience, d'une solide connaissance de l'anglais, lui permettant d'inviter Strachey à notre table, heureux dénicheur de trésors dans les bibliothèques. Je présente quant à moi la seule femme, Janine Altounian, germaniste connue à l'occasion d'une expérimentation pédagogique. Elle créera pour ainsi dire la fonction d'harmonisateur, qu'elle exercera avec une autorité souveraine, et devint la mémoire du groupe. Robert, Rauzy, Altounian, quel tiercé !

Nous voici donc six à la barre. Nous bénéficions d'une sorte de propédeutique en travaillant en marge pour Payot – ce que j'avais déjà fait avec André Bourguignon et Alice Cherki – et surtout en aidant Laplanche à terminer son historique « Bibliothèque de psychanalyse » en l'enrichissant de deux volumes de *Résultats, idées, problèmes*. Il me confie la responsabilité du premier en 1984 avec douze traducteurs et assume celle du second en 1985 avec dix-neuf traducteurs. Il y annonce l'avenir et prend ses responsabilités : « Une grande partie des traducteurs se retrouveront dans les nouvelles équipes de ce qui n'est plus un simple vœu mais une entreprise collective. »

L'organisation porte en premier sur le vocabulaire. En mars 1984 fut mise en place par Jean Laplanche une commission terminologique de neuf membres travaillant sur les recherches lexicographiques de François Robert. L'outil était forgé, complété par des « Richtlinien » diversement accueillies que j'adressai à chaque collaborateur comme un petit précis de traduction très – sinon trop – rigoureux.

Vogue donc la galère grée pour nous par Pierre Angoulvent et Michel Prigent. Le premier était aux commandes aux heures de tourment et signa tous les contrats fondamentaux. Imagine-t-on où nous serions s'il n'avait pas signé ? Je suis heureux de pouvoir ici rendre hommage à cet homme si utile et si courtois. Je l'ai peu fréquenté. Je ne conserve de lui qu'une lettre, mais porteuse de cette phrase : « Les Puf s'honorent en publiant les *OCF-P*. » Michel Prigent fut, lui, ami des *OCF-P* depuis le début. Directeur éditorial, il a énergiquement conseillé son directeur. Devenu lui-même grand patron, il en fit un de ses chantiers prioritaires avec Spinoza, Bergson, Durkheim et Bachelard. Dominique Lecourt écrit fraternellement dans *Savoir* : « Il était à l'écoute de ses directeurs de collection. » Certes, et les conversations étaient parfois sans fin. Je garde un souvenir inoubliable de ces réunions à trois avec André. Le bureau se muait en salon et Freud y était en bonne compagnie. Michel Prigent parlait avec André de Pascal, avec moi de Corneille sans que j'aie jamais épuisé les richesses de sa thèse. Bref, Michel Prigent fut une de nos chances. Il nous a lus, conseillés, soutenus et, quand il le fallut, défendus, merveilleusement épaulé par deux collaboratrices exemplaires, par la cordialité de leur accueil et la perfection de leur travail, Catherine Delage et Sophie Braun.

Nous avons démarré avec une assurance et une naïveté qui font sourire en proclamant *urbi et orbi* que nous bouclerions tout en moins de six ans. Les Puf ont même diffusé un calendrier prévisionnel fixant la fin des opérations à 1996.

Et les traducteurs ? Une évidence s'impose : une aussi longue et périlleuse aventure n'aurait pas pu se dérouler sans le désintéressement et la disponibilité des acteurs. Quarante-huit traducteurs de tout âge, toute formation et toute expérience se sont succédés, dont une vingtaine toujours présents de livre en livre. Un aussi vaste collectif est fragile. Le nôtre a connu des remous, mais les tensions intimes n'ont jamais – ou à une exception près – entraîné de ruptures. Les jours de doute, je relis la belle dédicace écrite par Laplanche en tête de mon exemplaire de son *Baquet* : « Les grincements dans la coque du lourd navire et les gémissements de l'équipage ne sont que le signe de notre passion commune. » Et le navire n'a jamais pris l'eau.

2011 fut une année terrible. La maladie contraint Jean Laplanche à quitter Paris qu'il ne reverra plus. Du fond de sa Bourgogne, il tente encore de travailler et nous propose, à Janine Altounian et moi, un essai de vidéo-conférence. Mais l'écran est en soi déjà atroce, et surtout la douleur de l'un face à l'impuissance des deux autres vint à bout de notre persévérance.

Après la mort de Jean Laplanche en 2012, la situation est douloureuse mais claire. Nous avons trois morts à honorer, mais aussi trois grands exemples à suivre en poursuivant leur œuvre et en menant les *OCF-P* à leur terme. Trois lourds volumes nous attendent. Nous sommes huit à faire front, huit grognards sans qui la réunion de ce soir n'aurait pas eu lieu et que je tiens à citer.

Le duo Robert-Kahn : Madame Kahn, germaniste, ayant co-traduit la correspondance Freud-Fliess avec François Robert, assez aguerrie et vaillante pour être dans le cadre des *OCF-P* sa partenaire attitrée ; le trio Altounian-Haller-Jouanlanne : Pascale Haller, elle aussi germaniste, curieuse de l'histoire des religions et passionnée des grands textes ; Christophe Jouanlanne, à la fois libraire érudit, traducteur subtil et préfacier percutant d'un « Quadrige » ; le trio Rauzy-Cotet et Rauzy-Lainé : René Lainé peut être considéré comme le type même du traducteur *OCF-P* qui, réticent au début, devint rapidement un incondicional de l'entreprise ; sa loyauté, sa rigueur, son refus de tout compromis et bien sûr ses compétences le rendent exemplaire.

J'en ai fini. Je crains de vous avoir imposé un palmarès, mais c'était le vœu de mes compagnons et je tenais à m'y conformer. Notre aventure a généré une amitié dont, je crois, Janine Altounian veut vous entretenir. Amitié au départ intellectuelle, devenue au fil des années ce que Philippe Sollers appelle une « alliance affective ». Les trois coups du destin, en 1996, 2011 et 2012 nous ont moralement meurtris, mais sans porter atteinte à notre énergie, encore stimulée par une triple perte. D'autant plus que nous ne sommes pas seuls. Notre petite confrérie s'étend à nos fidèles lecteurs. À tous ceux qui, du Limousin, ou de l'Île de France, de la Touraine, du Béarn, de la Normandie, de la Provence, de la Lorraine, des Flandres ou du Perche, de la Rhénanie ou de la Ruhr, de la Belgique ou du Brésil – chacun se reconnaîtra ici –, nous suivent et nous soutiennent, je dis du fond du cœur un immense merci.

Pierre Cotet